

## **La Méditerranée d'Aragon**

### **Héritage culturel et construction poétique**

Ce titre trop ambitieux ne saurait tenir entièrement ses promesses, mais il indique l'orientation de notre questionnement. Il s'agit de cerner la présence de la Méditerranée, son image et son rôle, dans l'ensemble des écrits d'Aragon, sans exclure aucune période ni aucune forme d'écriture. Objet à la fois évident et complexe, l'héritage méditerranéen sera tardivement rattaché par l'auteur à ses racines familiales, mais chez cet écrivain grand lecteur, amateur d'art et d'histoire, la culture élargit la portée de l'expérience individuelle.

Dès le milieu des années vingt, le domaine méditerranéen connu d'Aragon dépasse le cadre provençal de l'enfance et se diversifie. Les pays du Sud évoqués chez Aragon conservent-ils un socle commun, une « méditerranéité » d'ordre physique ou culturel, soit réelle, soit fantasmée? L'œuvre en propose certains indices ou « signes » (au sens matissien). Si la composante méditerranéenne entre dans une réflexion politique et historique sur la nation, ainsi que dans la perspective plus large des grands courants de civilisation, elle alimente aussi l'imaginaire. La construction poétique la transfigure en une sorte d'identité mythique.

C'est l'éventail déployé de ces diverses représentations que nous proposons d'appeler « la Méditerranée d'Aragon ».

### **De l'intime au lointain**

L'expérience directe de l'espace méditerranéen passe par le contact sensuel avec la nature du Sud, et par la perception familière d'une culture méridionale, celle de la rive européenne de la Méditerranée occidentale. La précision et la fréquence des références méditerranéennes révèlent une proximité vécue, en particulier avec les lieux de l'enfance.

#### *Lieux intimes, espaces familiers*

Inscrits dans le mouvement d'un retour autobiographique chargé d'émotion ou de nostalgie, les espaces intimes liés aux origines apparaissent parfois à travers un simple toponyme, ou un patronyme, comme dans le poème du *Roman inachevé* « Le mot

"Vie" »,

Jamais le soir les filles de Soliès ne te feront plus signe  
Reverras-tu jamais le cheval qui tournait la noria

ou, en confidence cryptée, dans le poème « Le temps des cerises », du recueil *Le Domaine privé*. Aragon y évoque, peu après la mort de sa mère à Cahors en mars 1942, la jeunesse de Marguerite Toucas « Au soleil de Solliès entre les cerisiers », et il termine le poème par ces vers,

Un beau printemps tous deux nous n'irons plus descendre  
Du côté des Toucas ou des Caffarena

La correspondance d'Elsa Triolet avec sa sœur nous apprend, dans une lettre du 12 août 1957, qu'Aragon, en vacances en Provence, était revenu dans des bourgs du Var « en pèlerinage » :

Nous sommes passés à Toulon pour enfin, à partir de là, aller en pèlerinage sur des lieux sacrés pour Aragocha, dans les villages de ses ancêtres [...] où sont nées ses arrière-grands-mères [sic], ses grands-mères et sa mère, et où on l'emmenait quand il était petit. La nature y est toute l'année exposée au soleil, sèche, verte, avec des cyprès, des cerisiers et des cailloux. Des petits villages en pierre, avec des rues étroites et une "place" plantée de platanes où l'on joue aux *boules*. Nous sommes allés dans les cimetières, à la recherche de tombes.

On se souvient qu'Aragon livre dans *La Mise à mort* une échappée sur ses liens avec certains lieux détenteurs du secret de sa mère, qui, enceinte, était venue « cacher son déshonneur dans une propriété de chênes-liège et de tamaris, chez des amis de sa grand'mère ».

Dans les années où il écrit *Théâtre/Roman*, publié en 1974, et rédigé en grande partie au Cap Brun près de Toulon, Aragon mêle au passé le présent. Il fait entrer dans ce « dernier roman » des paysages du Var, des souvenirs d'espaces naturels et d'habitat ancien typiquement méditerranéens ; par exemple une description à la fois onirique et précise d'une maison au-dessus de la mer : une maison « pavée de malons rouge foncé [...] les pièces sombres, avec leurs hautes fenêtres étroites », faisant penser à la chambre du Medjnoûn à Grenade. L'environnement est lui aussi caractéristique, avec « les hauts pins parasols », et les odeurs de l'été : « un mélange de fenouil et de foin, d'absinthe et de poussière ». Tout l'épisode tournant autour de la maison baigne dans une atmosphère mystérieuse et intime.

## *La mer*

Plus que jamais, l'écrivain sait rendre sensible, dans ce roman de la vieillesse, la présence de la mer : le soir, « Le bruit à peine frissonnant de la mer semblait peu à peu se substituer à la lumière ». Mais Aragon n'est pas un chantre de la Méditerranée. Il l'associe plutôt à des moments intenses de sa vie, comme dans ce miracle du temps retrouvé :

La mer ouvre son émeraude à ce jeune homme que je fus

Dans *Le Roman inachevé*, on la devine, de façon fugace, au détour d'un paysage, compagne des amours recouvertes par les années :

La mer la mer au loin dans les vallons où le regard s'enfonce

Parfois le souvenir de Matisse est suscité pour le lecteur par le rappel autobiographique d'une vue de la mer, à Nice, dans l'encadrement d'une fenêtre. Mais déjà, dans *Les Voyageurs de l'impériale*, Pierre Mercadier, à partir d'une chambre d'hôtel surplombant des arbres, à Monaco, apercevait « un morceau de mer azur sombre ».

*Théâtre/Roman* seul décrit les détails concrets du rivage, avant de s'ouvrir aux lointains. Le narrateur décrit

la découpe des calanques, des petites bâtisses cachées dans les pins, les agaves, des artichauts de palmier [...] les verdure grises, les bouts de mur, les roches, et la grande lèche marine d'une Méditerranée qui a l'air toujours fatiguée d'arriver sur ses côtes. C'était le temps des grandes chaleurs [...] Je m'imaginai les découpures suivantes de la côte, et peut-être au loin l'Afrique.

L'Afrique, fugitive ouverture vers la rive Sud de la Méditerranée.

Lorsque le rapport aux lieux familiers adopte un regard plus distant ou plus critique, comme c'est souvent le cas dans *Les Beaux Quartiers*, la description réaliste se fait sèchement informative, ou va jusqu'à la satire. Sérianne, synthèse imaginaire des petites cités du Sud, offre la traditionnelle « place méridionale avec des platanes tout autour [...] au centre la fontaine, qui date paraît-il des Romains », comme la vieille tour de signalisation. Les écrits de jeunesse et les romans du *Monde réel* insistent souvent sur la cruauté de la sécheresse, la chaleur écrasante, quand « une rivière se meurt de chaud ». On y ressent toute la violence du climat méditerranéen. Les passages romanesques usant de ce registre abondent, et la poésie ne l'ignore pas :

La chaleur brûle encore aux ailes les bourdons  
Noirs

Il y a dans le vent tombé l'odeur  
Séculaire des incendies  
D'arbres

A partir du milieu des années cinquante, Aragon trace souvent un tableau négatif de la frange côtière dénaturée, livrée au mercantilisme. Les mêmes thèmes se retrouveront onze ans plus tard, sous des couleurs encore plus sombres, dans *Blanche ou l'oubli*.

Tout le pêle-mêle de la Côte [...]  
Dans le va-et-vient le tohu-bohu le boucan le chaos [...]  
Miramars et Bellavistas ce langage au goût des putains

A côté de cette Provence nimbée de nostalgie ou impitoyablement décrite,

ancrée en tout cas dans la réalité, deux pays semblent être la source inépuisable des rêves : l'Espagne et l'Italie.

### *Terres sublimées*

Un lien profond rattache Aragon à ces deux espaces à la fois connus et rêvés, que plusieurs textes associent. On cite souvent ces vers du *Roman inachevé* où le poète s'interroge sur son identité :

Car j'ai dans mes veines l'Italie  
Et dans mon nom le raisin d'Espagne

*Le Roman inachevé* leur consacre deux magnifiques ensembles autobiographiques : l'Espagne jusqu'à l'exécution de Lorca, et l'Italie de la fin des années vingt, celle du suicide manqué à Venise et du fascisme. Sans être absolument symétriques, ils se répondent de part et d'autre du cruel « Intermède français » (« Le jour de Sacco-Vanzetti »).

Ces deux espaces ont à voir avec les origines réelles et fabulées d'Aragon. Tous deux furent les témoins d'une blessure intime très douloureuse, dans les années vingt, où le poète a risqué sa création et sa vie. Aragon les associe tout en les opposant, par exemple dans ses *Entretiens sur le musée de Dresde* avec Jean Cocteau. Les deux devisants font mine de se déplacer dans les collections du musée, et Aragon de dire :

si tu veux bien, nous allons quitter l'Espagne, pour revenir à l'Italie. Il faut abandonner le noir et reprendre la couleur.  
Nous rentrons donc en Italie. Pour moi, c'est une chose toujours bouleversante, tu sais, je suis un peu italien, j'ai deux arrière-grand'mères italiennes, j'ai beaucoup aimé ce pays qui m'a été longtemps interdit [...] Moi, presque toute ma vie, ce sont l'Italie et l'Espagne qui m'ont été interdites.

Inaccessibles et si proches, les deux pays méditerranéens le touchent de façon différente.

« Espagne! Espagne! Terre perpétuelle des rêves français... », s'écrie Aragon dans la prose lyrique « Ne rêvez plus qu'à l'Espagne », publiée en novembre 1936. Quand il évoque l'Espagne, Aragon tisse deux thèmes : l'un plus étouffé et tardivement dévoilé, l'allusion à une crise personnelle ; l'autre parlant plus haut, disant la souffrance et le courage d'un peuple, en accord avec les visions austères, âpres, souvenirs de la fin des années vingt :

j'ai parcouru jadis l'Espagne [écrit Aragon en 1936] et j'en ai remporté une image de misère et de beauté. [...] Nulle part on ne sent avec tant d'âpreté la grandeur et la dignité d'un peuple.

C'est l'impression que laissent les vers du *Roman inachevé* « A chaque gare de poussière » ...

Des femmes sur leurs ballots sombres

Yeux d'olive visages d'huile [...]  
Nous roulons sur la terre cuite

Des figures à la fois réelles et mythiques incarnent ce peuple : l'enfant aveugle qui chante « ce terrible et long crescendo [...] C'est le cri du peuple martyr/ [...] le poignard du *cante jondo* », et Dolorès la « Pasionaria », incarnant à la fois l'héroïsme et la passion à tous les sens du terme. Sur le plan personnel, Aragon fait allusion sans préciser, dans *Les Yeux et la mémoire*, à

Ronda d'Andalousie  
Que le Tage profond coupe comme une épée  
Ici j'ai connu ma douleur

Il y revient dans *Le Fou d'Elsa* : Rondah, ville « taillée en ton milieu d'un coup de sabre », « Tu ressemblais déjà beaucoup à ma douleur par ta plaie à cicatriser impossible ».

Quelques images d'une Espagne heureuse, sensuelle, une « musique de jasmin », un « pays d'oranges douces », tranchent sur ce fond sombre. L'Andalousie va associer les deux visages autour de la splendeur et la chute de Grenade.

Enfin, comme toujours chez Aragon, l'art et la poésie sont inséparables des lieux : dans l'Espagne en guerre, il faut sauver les trésors culturels, « l'héritage fabuleux de l'esprit espagnol, les livres, les tapisseries, les tableaux, les statues ». L'écrivain exalte en particulier Goya et le Greco.

Aragon se sent passionnément solidaire de ce pays interdit : « Musique déchirante Espagne sœur du Sud ». Dans son rapport fraternel à cette « sœur » meurtrie, le poète peut aller à la quête de son propre chant : « J'ai cherché ma voie entre les tombeaux et les chants de la profonde Espagne ». Il atteindra le sommet de sa poésie lorsque s'ouvrira devant lui l'altérité, si voisine, de l'Espagne andalouse, celle du dernier royaume musulman de Grenade.

On ne peut donc qu'acquiescer à l'article d'Olivier Barbarant, « Quelques repères dans le romancero espagnol d'Aragon », constatant la récurrence de *motifs*, et concluant à « une lointaine songerie concernant l'Espagne, plus ou moins tue selon les périodes, et différemment formulée selon les nécessités historiques ».

Si l'Espagne est la « sœur » du poète, l'Italie, oasis espérée, se voit saluée du nom de « Mère » ; plusieurs poèmes qui lui sont consacrés adressent de véritables hymnes à sa lumière, à sa beauté : « Terre du long désir Italie Italie ».

Aragon, suivant les traces de bien des voyageurs du dix-neuvième siècle, à la suite de Goethe, Lamartine, Barrès, Freud d'après ses lettres, et tant d'autres, célèbre « l'émerveillement d'au-delà des Alpes » à la descente vers le Piémont, la révélation brusque d'un autre monde, l'espace du Sud. Dans *Les Poètes*, il fait exprimer cet éblouissement par « Marceline » (Desbordes Valmore), mise en scène dans « Le voyage d'Italie » :

Tout à coup l'adorable et riante Italie  
Le soleil dans la brume et les genévriers

Les petits oliviers piqués dans les champs roses  
Déjà ce parler du Piémont fait de pépiements et de groseilles  
Etes-vous aveugles que vos yeux ne sont point éblouis  
Et la lumière tramontane se répand sur toute chose  
Mais tombez tombez donc à genoux à cette jetée extrême de vous-même  
Je te salue Italie ô terre mystérieuse à force de lumière

Ces vers font pressentir, au-delà de la découverte physique, une aventure intérieure. Pour les personnages aragoniens comme Pierre Mercadier, la révélation esthétique s'accompagne d'un nouveau rapport à l'existence. Rappelons-nous l'envoûtement qu'exerce sur lui Venise sous la pluie dans *Les Voyageurs de l'impériale* :

et Venise, cette ville incomparable, meublait son cœur, ses yeux, ses rêves, de chacune de ses pierres, de ses palais, de ses venelles, de ses ponts, de ses folies contenues et de ses mystères.

Sous les splendeurs italiennes, Pierre poursuit la « grande aventure négative » d'une fuite hors du monde, alors que la beauté sensuelle de l'Italie, ses couleurs, ses saveurs, sa lumière, suggèrent une jouissance toujours renouvelée. Aragon n'hésite pas à en donner quelquefois des images de carte postale, comme « la trattoria fraîche et sombre/ Où la charcuterie au plafond se balance avec accompagnement de guitares », ou plus sobrement « la rue aux arcades », « les cyprès de tes jardins », les terrasses ... Mais l'autre visage de l'Italie, à jamais assombri par la mort frôlée à Venise, entraîne dans une sorte de vertige d'anéantissement.

L'envers de ce paysage transparait à la faveur de la désillusion amoureuse ou des événements politiques à l'époque mussolinienne : les faubourgs miséreux, les palais dégradés, le goût de mort, entrent dans le poème :

Quand on te connaît mieux pays de salpêtre et de pourriture  
Pays pénétré de vents implacables [...]  
Pays qui dépéris comme la paille et secrètes  
Une puanteur sombre moisie à tes portes béantes

Ainsi l'image de ce pays tant aimé ne va pas sans contrastes violents.

Dans un domaine cependant, Aragon exalte pleinement l'Italie. Elle est pour lui, comme pour beaucoup de ses prédécesseurs, la terre d'élection des artistes :

Ah, l'Italie, Monsieur – fait-il dire à Lamartine conversant avec Géricault dans *La Semaine sainte* –, vous ne serez jamais tout à fait un peintre, tant que vous n'y aurez point voyagé !

L'héritage méditerranéen, c'est donc aussi la richesse architecturale des cités italiennes et la prodigieuse histoire de leurs artistes.

A côté des deux grandes polarisations de l'Espagne et l'Italie, la Méditerranée d'Aragon ouvre de plus rares brèches vers les lointains.

*Terres lointaines*

Aragon a peu connu les pays de la rive Sud de la Méditerranée (dont un bref séjour en Tunisie), et s'est rendu seulement dans sa vieillesse dans quelques régions de Méditerranée orientale : au Liban en 1974 pour le festival de Baalbeck où fut représenté *Le Fou d'Elsa*, en Grèce après la mort d'Elsa Triolet. Les terres étrangères sont imaginées à partir de l'ample culture du poète, curieux dès son enfance de récits aux horizons lointains.

Certains personnages du romancier illustrent ce rêve méditerranéen : la jeunesse d'Armand se nourrit de récits chevaleresques édifiants où l'Afrique est peuplée « des infidèles des pays barbaresques » contre lesquels les chrétiens font campagne. Le rêve de Mercadier peu avant son départ est hanté de clichés exotiques dérivés de l'Exposition coloniale : « Cette nuit-là Pierre rêva de l'Afrique [...] Pierre était habillé de blanc, dans les rues mauresques », où circulent des marchands de « pastèques saignantes », et des femmes voilées que dans son langage daté Pierre appelle des « moukhères [...] Il a la tête pleine de soleil. Il voit des palais blancs et des terres libres ».

Un curieux motif parcourt divers textes d'Aragon, le rêve d'Egypte... Par lui, la Méditerranée orientale fait son entrée dans l'œuvre. Ce rêve n'est que fugitif, mais cet indice touche, comme l'a montré Roselyne Waller, à la configuration familiale réelle et fantasmée de l'enfant Louis.

Dans *Les Beaux Quartiers*, Armand écoute sans se lasser une chanson en provençal où il est question des Iles d'or (chanson qui a été commentée par André Daspre), contant l'histoire de Marguerite de Provence. Celle-ci avait accompagné son mari le roi Louis IX en Egypte ; « que faisait-elle, Marguerite, dans Alexandrie [...]? ». Dans *Le Mentir-vrai* (1964), l'enfant Pierre et sa mère projettent en secret de s'évader du carcan familial en Egypte :

Elle m'a dit une fois : "Ecoute, le jour de tes dix-huit ans, promets-moi : on s'en ira tous les deux, on laissera les autres, ce sera bien leur tour de s'occuper de Grand'mère, on s'en ira n'importe où, en Egypte" .

C'est également dans ce pays non décrit que Pierre Mercadier s'enfuit de Monte-Carlo après le « naufrage » de son amour bafoué pour Reine. On apprendra qu'il a vécu des années dans ce pays en fréquentant les maisons de jeu.

L'Egypte apparaît dans ce cas comme le substitut de la Turquie, où vécut le grand-père maternel d'Aragon, propriétaire de maisons de jeu . Il avait invité l'oncle d'Aragon, Edmond, à Constantinople, d'où celui-ci rapporta un roman orné d'une image de la Corne d'Or. L'Egypte, image de l'ailleurs, flotte dans une sorte d'indétermination, et la Méditerranée d'Aragon pourrait englober imaginairement les confins de l'est, le statut de la Mer Noire étant lui-même incertain : Odessa a des aspects méridionaux,

Le vent du midi l'enveloppe  
Toujours d'un parfum de folie  
La langue d'or de l'Italie  
Ne se parle plus qu'à l'hôtel

Un réseau souterrain intime relie les rêves d'Egypte. En revanche, c'est plutôt

l'histoire et la politique qui vont tourner Aragon vers les régions du Maghreb. L'esprit anticolonialiste et pacifiste domine, dans l'intérêt que porte Aragon à la cause d'Abd del Krim au moment de la guerre du Rif. Il règne aussi sur la dénonciation des opérations coloniales au Maroc dans *Les Cloches de Bâle*. Enfin l'on sait, Aragon s'en est largement expliqué, que la guerre d'Algérie l'a poussé à prendre connaissance du monde musulman si mal connu des Français. Il s'intéresse aux écrivains arabes ou berbères de langue française (Mouloud Ferraoun, Mohammed Dib...), et introduit dans un poème du *Roman inachevé*, en 1956, le personnage d'un immigré algérien à Paris, en position de sujet parlant ; c'est à travers sa nostalgie de l'Algérie que le lecteur « voit » le village absent. Le poète intègre à son évocation une série de traits méditerranéens rapprochant les deux rives.

*Le Fou d'Elsa* se place à une échelle beaucoup plus ample, celle des grands brassages de population, à travers toute la Méditerranée, et même au-delà de ses limites. Ainsi dans le poème du « moine-guerrier » « voilé de noir », passé du désert africain à la Grenade de 1491. Plus que le Maghreb, c'est l'ensemble des pays d'Islam, au-delà même de la Méditerranée, qu'embrasse Aragon dans *Le Fou d'Elsa* : le poème va chercher la légende née en Arabie jusqu'en Asie centrale, en Perse...

par toute la forêt d'Islam, écrit Aragon, je me perdais dans Bagdad et Alexandrie, au fond des sables touareg, à l'extrême occident des îles musulmanes

Les limites de la mer fermée semblent elles-mêmes trop étroites pour l'extension de la vision poétique.

Dans les textes des années soixante et au-delà, Aragon puise très librement dans les références géographiques, historiques ou mythiques de la Méditerranée orientale, sans les constituer en système : c'est Marie-Madeleine arrivant de Judée en barque, l'évangéliste Jean du Calvaire à Pathmos, vivant sur une île habitée de pêcheurs et de bergers, Cléomène roi de Sparte prisonnier à Alexandrie (*Théâtre/Roman*), etc.... La Grèce est présente à travers ses grands mythes, Œdipe, Prométhée (dans *Les Poètes*), sans être évoquée concrètement, sinon de façon très ponctuelle. On pourrait dresser une carte fragmentée de la Méditerranée à partir de multiples mentions dispersées.

Devant une telle variété de lieux, de peuples, et de références culturelles, se pose la question de l'unité méditerranéenne.

## **Signes de l'appartenance méditerranéenne**

Par-delà les frontières politiques, la diversité des langues, des religions, des formes d'organisation sociale, des paysages, qu'est-ce qui rapproche les peuples de la Méditerranée ? « Cette unité évidente, cet être profond de la Méditerranée, comment l'expliquer? », se demandait Fernand Braudel. L'unité la plus forte tient au climat spécifique, allant de pair avec des types d'atmosphère, de végétation, et induisant certaines techniques traditionnelles. Ces constantes naturelles ont même pu donner



l'impression d'entraîner une certaine fixité archaïque des savoir-faire. Mais l'autre trait majeur souligné par les historiens, c'est la Méditerranée comme espace d'échange, creuset de civilisations. Dans cette vision, l'opposition statique et « essentialiste » entre le Nord et le Midi n'est plus pertinente.

### *Le « substrat commun » des constantes naturelles*

La « méditerranéité » poétique d'Aragon ne tient pas tant à une hypothétique originalité qu'au choix de traits caractéristiques récurrents. On ne saurait les relever de façon exhaustive, mais nous retiendrons l'essentiel.

### *La lumière*

L'un des traits méditerranéens les plus insistants est le thème de la lumière. Parmi beaucoup d'autres, André Siegfried a souligné « la luminosité exceptionnelle » et « la transparence de l'air » en Méditerranée.

Nous l'avons vu avec l'éblouissement de Lamartine et de Marceline devant l'Italie ; la jeune Denise, dans *La Semaine sainte*, se souvient des propos enthousiastes de Lamartine sur l'Italie : « Et comme il en parle ! [...] La lumière, il dit que c'est surtout la lumière... ». Henri Matisse en eut la révélation, en Corse, en 1898 : « C'est en allant dans ce pays merveilleux que j'ai appris à connaître la Méditerranée. J'étais ébloui, là-bas, tout brille, tout est lumière » ; « C'est à Ajaccio que j'ai eu mon grand émerveillement pour le Sud ». On sait que Matisse a confié à Aragon son exigence d'une « limpidité nécessaire » à son art, d' « un milieu cristallin pour l'esprit ». Aragon écrit ainsi dans *Matisse en France* (1942) : « Il est vrai qu'il y a dans sa peinture, dans tout son art, quelque chose de méditerranéen, à commencer par la lumière ». Dans un texte plus tardif, Aragon fait de la lumière un don de la nature reçu dans son enfance : « cette lumière que je retrouvais en vacances ».

Mais un signe plus particulier de la méditerranéité d'Aragon, c'est sa sensibilité aux jeux de la lumière et de l'ombre, aux maisons aveugles en été, aux contrastes : ainsi dans l'évocation d'un immigré algérien rêvant à sa patrie,

Plaine ma plaine où toute lumière est si vive  
Qu'elle brûle son ombre étroite à l'olivier

Dans sa préface de 1961 (en pleine guerre d'Algérie) au recueil de poèmes *Ombre gardienne*, de Mohammed Dib, Aragon essaye de partager ce qu'il y a de plus sensible et spécifique dans les poèmes de l'auteur algérien exilé :

Ces poèmes sont écrits pour le trop grand soleil d'Afrique, il leur fallait ces murs épais, ces dalles où les pas ne s'entendent point. Songez comme le mot *jardin*, par exemple, quand vous y joignez vos propres images, désigne autre chose que ces fleurs maghrébines, et l'indifférence de l'eau quand on l'écarte du désert.

Aragon aime aussi évoquer les ciels nocturnes transparents du Sud, avec « la grande pluie des étoiles au début d'août », ou la nuit andalouse : « Ah qui me rendra les nuits des îles sur le Guadalquivir ».

### *La végétation*

Il suffit de quelques mots pour plonger le lecteur dans une atmosphère méditerranéenne reconnaissable à la végétation :

Tu m'as conduit dans la garrigue à l'heure où l'air n'est que cigales  
Les troupeaux anciens n'ont laissé qu'un peu d'une terre frugale

Le même poème rappelle « le carmin du kermès qui pousse sur les chênes-nains ».

Mais les arbres qui reviennent avec une telle permanence dans l'œuvre qu'ils désignent immédiatement la Méditerranée, ce sont l'olivier (l'arbre emblématique), le figuier, et pour les régions les plus au Sud, le palmier.

L'olivier donne lieu à une série de thèmes secondaires et parfois à un traitement symbolique. Ainsi dans cette belle métaphore du *Fou d'Elsa* où les arbres, sous la lune, dressent « les signes tordus d'une écriture appelée oliviers ». L'olivier et l'olive signifient la Méditerranée : « Et la vie a le goût et le feu de l'olive », au point que dans « Ouverture au chant des cigales », le terme « l'olive » se substitue à la culture d'Oc : Aragon rejette la « prétention parisienne à exclure l'olive de notre culture », c'est-à-dire à refuser la littérature occitane.

Le figuier a parfois chez Aragon des résonances plus personnelles. Il évoque un jardin clos de Villeneuve lès Avignon, où, réfugiés pendant la guerre, Aragon et Elsa Triolet avaient devant les yeux ce seul figuier. Il représente pour le poète l'amour du couple pris dans le temps, comme dans le poème du *Fou d'Elsa* « Chari' » (*Le figuier*) :

Je trace ton nom sur le figuier mâle  
Qui a ce parfum des corps entr'aimés  
Ton nom va grandir dans l'écorce pâle  
Avec l'arbre et l'ombre au jardin fermé

On ne saurait énumérer toutes les plantes de Méditerranée, le laurier-rose de Boabdil, le « lys orangé » catalan (*Les Yeux et la mémoire*), le printemps « blanc de narcisses » à Grenade, les « tapis de jonquilles » des collines (*Le Fou d'Elsa* p. 113 et p. 150), etc...

### *Les parfums*

L'un des *leitmotifs* d'Aragon parlant du Sud, ce sont les parfums : lavande, herbes sèches, aromates... Les odeurs orientales règnent sur Grenade, « ce pays que Dieu parfume ». Le signe préféré de la méditerranéité semble être le jasmin, résumant toutes

les séductions de l'orient dans une harmonieuse sensualité. « L'odeur du jasmin dans le repos du soir » suffit à évoquer dans *Le Fou d'Elsa* le bonheur de l'homme du Mardj dans la paix. Mariant les sensations, le poème *Elsa* associe le jasmin à l'Espagne :

Il m'arrive parfois d'Espagne  
Une musique de jasmin (p. 13)

Sur le versant heureux de la méditerranéité, il faut aussi faire sa place à un bien conquis au cours de siècles d'efforts, la maîtrise de l'eau.

### *L'art de l'eau*

Tous les géographes et historiens insistent sur la gestion patiente et ingénieuse de l'eau, qui seule permet aux pays méditerranéens, dans les meilleurs cas, de transformer des terres assoiffées en jardins ou vergers fertiles. Ce thème revient souvent sous la plume d'Aragon à propos de la Provence, de la plaine andalouse, ou de l'Algérie. On sait ce que le développement de l'irrigation doit aux Arabes. « Nous avons amené l'eau de très loin par la ruse et la roue », dit le paysan du Mardj. Le chant du muezzin tient lieu de « rappel des vannes à ouvrir que l'eau se précipite au cœur des arryks irriguant la terre ».

Aragon évoque la minutie des travaux de « celui qui mesure aux plantations l'eau dans des conduites d'argile » ; il emprunte à cette technique une image dans le débat sur le pouvoir et le mal : « Les Rois ne sont que la tuile par où l'eau de Dieu coule ». A la modeste échelle du paysan algérien, un vers d'une merveilleuse expressivité, dans *Le Roman inachevé*, résume tout à la fois la technique, le soin délicat, le caractère rare et précieux de l'eau : « L'eau petitement coule où la tuile l'incline ».

Nous ferons une place particulière à une technique méditerranéenne d'élévation de l'eau, la noria, (terme venant de l'arabe « na'oura », la roue), technique connue dans tout l'Islam arabe. La roue peut être mue par une chute d'eau ou par un animal tournant en manège. C'est cette dernière image qu'Aragon conserve de Solliès, « le cheval qui tournait la noria ». Dans *Aurélien*, Bérénice se souvient ainsi de son enfance provençale : « Au bout du jardin il y avait une noria » ; « les cyprès du jardin, la noria, les olives » sont indissociables de la grande maison où l'on ne ressentait « rien que le soleil et le vent ».

On retrouve dans *Les Beaux Quartiers* « le jardin bien fermé de haies et de pierres sèches, près de la noria qui ne sert plus ». Mais la noria y est banalisée par sa présence dans la plupart des propriétés de Sérianne : « Dans le soleil, entre les oliviers rabougris, un cheval maigre tourne sans fin la roue d'une noria. Et puis d'autres propriétés. Une nouvelle noria, des vignes ».

Tous ces rappels de « l'eau captée », du travail savant d'irrigation dû au « maître des arbres » (« O maître des chidjâr »), le miracle que représentent, dans les palais, « ces eaux qui chantaient dans les marbres », peuvent être considérés comme un trait de réalisme, mais aussi un hommage à la culture méditerranéenne. Grâce à ces détails, Aragon tisse un lien entre tous les hommes auxquels cette valeur de l'eau est familière, et

il se reconnaît en eux.

La conscience de certaines permanences formant un socle commun aux peuples de la Méditerranée ne masque pas à un auteur comme Aragon les phénomènes historiques.

### *La Méditerranée, espace de rencontres*

La « mer intérieure » a facilité durant de longues périodes les échanges commerciaux matériels et les contacts culturels, non sans luttes d'influence et conquêtes. Aragon se plaît à souligner dans *Le Fou d'Elsa* l'incessante circulation des marchandises, des hommes et des idées dans le vaste bassin méditerranéen qui touche à l'Est aux portes de l'Asie, à l'Ouest au détroit de Gibraltar par lequel sont passées en 711 les troupes africaines de Tarik. Il ne néglige pas les plus modestes exemples, soulignant ainsi que les lauriers-roses sont des « fleurs arabes portées à partir du pays de Nadjd » en Arabie, ou que des voyageurs ont importé de Syrie les cerises. La musique, les formes poétiques, ne connaissent pas de frontières : le musicien aveugle du harem psalmodie « des mots de Perse et d'Egypte, des chants d'Afrique ou d'Andalousie »...Aragon présente Grenade comme un extraordinaire carrefour, ce qu'elle fut, mais en donne une image plus ouverte que dans la réalité du quinzième siècle : pour lui, les idées philosophiques ou religieuses les plus diverses s'y exprimeraient. « Et l'on entend mêler les dieux antiques au Coran, les philosophies de Sicile et d'Egypte ».

Pour certains méditerranéens, comme Camus ou Audisio, c'est le propre de la Méditerranée d'offrir la chance exceptionnelle d'une rencontre entre l'Orient et l'Occident, un dialogue de civilisations : « ce qu'il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen, écrit Camus en 1937, jaillit peut-être de cette rencontre unique dans l'histoire et la géographie née entre l'Orient et l'Occident ». Comment se positionne Aragon dans la réflexion sur la place de la Méditerranée dans l'histoire ? Adopterait-il la notion d'un « génie méditerranéen », qui serait le fruit de cette rencontre des cultures ?

## **L'exception méditerranéenne et l'universalité**

Sur ce vaste sujet, nous nous contenterons de poser quelques questions. Si une sensibilité et une sensualité méditerranéennes existent chez Aragon, tantôt assourdies, tantôt affirmées, s'ensuit-il qu'elles le conduisent à valoriser ses racines, à exalter telle ou telle forme de « méditerranéité » ?

Il est évident qu'Aragon ne pouvait qu'écarter, comme Camus et Audisio, l'assimilation de la « méditerranéité » à la vision réductrice d'une « latinité » prolongeant, dans l'esprit du Félibrige et de Maurras, la grande *mare nostrum* de l'empire romain. Vision ethnocentriste et glissant facilement à une justification du colonialisme.

Si la formation latine d'Aragon est perceptible à sa langue, à sa syntaxe oratoire,

et dans nombre de ses références culturelles, l'antiquité romaine ou grecque est souvent convoquée chez lui dans un contexte qui la déréalise, transformée en décors ou personnages de théâtre comme dans *Théâtre/Roman*, quand elle n'est pas tournée en dérision. Nulle valorisation chez l'écrivain de « l'esprit latin » cher à une certaine droite française.

Mais d'autre part, valoriser un « génie méditerranéen », ou selon le sous-titre d'un des *Cahiers du Sud*, un « génie d'Oc », en tant qu'il représenterait une appréhension plus large et plus humaniste de la culture, enrichissant la pensée française, n'est-ce pas une tentation qu'Aragon a connue un temps sous une certaine forme, lorsqu'il exaltait l'esprit courtois, héritage méditerranéen, et la supériorité de la morale courtoise ? Pacifiquement conquérante, elle aurait rayonné sur l'Europe du Nord.

Mais l'article de novembre 1942 « La conjonction *et* », par lequel Aragon intervient dans la « controverse sur le génie de la France » lancée par *Les Cahiers du Rhône*, nous montre qu'il fuit toute définition susceptible de diviser les Français, et donc réductrice. A cette date, il vise à l'unité nationale, comme déjà dans « La leçon de Ribérac » il montrait Chrétien de Troyes prolongeant et épanouissant l'héritage d'Oc en terre du Nord. Faire de la « méditerranéité » une valeur en soi, ce serait couper en deux la nation. Il revendique à cette date un idéal français *et* humain.

Après la guerre, la vision d'Aragon, surtout à partir du milieu des années cinquante, s'étend à une appréhension supranationale, sinon mondiale. Jusqu'à la guerre d'Algérie, il n'est guère tourné vers la Méditerranée, mais s'intéresse aux pays de l'Asie centrale soviétique, qui le mènent vers des régions de culture musulmane. En retour, sa connaissance de la Méditerranée musulmane va en être éclairée, convergeant avec le grand projet du *Fou d'Elsa*. L'héritage méditerranéen nous paraît être une donnée de son histoire, qui lui permet sans doute de mieux comprendre les autres cultures développées autour de la Méditerranée. Mais il ne la revendique pas comme une essence stable ni une valeur immuable. Sa pensée est plus universaliste et plus historique, et non abstraite, même si son humanisme se donne pour modèle *poétique* ce qu'on a appelé le rêve andalou.

Jetons un regard pour finir, sans vraiment conclure, sur l'ultime avatar de la Méditerranée d'Aragon, métaphore à la fois de son dernier roman et de sa vie.

**“ ô Méditerranée en pièces!”**

Presque à la fin de *Théâtre/Roman*, le narrateur parvenu « au bout du conte », se retournant vers sa vie impossible à recomposer, la perçoit comme les fragments d'« un immense puzzle », une « Méditerranée en pièces », « les morceaux pareils à des îles de tous côtés échanrées de golfes ou poussant de baroques promontoires... ». Les images de fragmentation exacerbent les thèmes de l'unité brisée, du fil rompu, omniprésents dans l'œuvre depuis *La Mise à mort*. Pourtant, lorsqu'il esquisse le modèle d'un « puzzle » dont l'image d'ensemble dessinerait la Méditerranée, Aragon, implicitement, suppose un sens à reconstituer, et attache une identité à cette mer intérieure, subjective, figurant sa vie.

Pour l'auteur de *Traité du style*, en 1928, la Méditerranée métaphorique représentait « la grande mer commune » souterraine chère aux surréalistes, la « masse abyssale, l'écumante et large mer intérieure, qui passe sous Paris et qui coulait sous Delphes ». « Seule signification du mot Au-delà, tu es dans la poésie, à ce point où s'éveille une méditerranée de rumeurs », écrivait alors Aragon comme soulevé par l'espoir d'une promesse. Le dernier roman, au contraire, refuse l'illusion du « puzzle qui commençait à prendre figure » : « rien ne s'accouple, les morceaux essayés craquent sous je ne sais quelle pression des profondeurs qui disjoint le panorama éclaté dont on croyait avoir au moins partiellement composé cette carte postale [...] ». La Méditerranée intérieure dont le poète à l'écoute pouvait capter la voix semble finalement, « au bout du môle », le laisser démuné et précaire.

*Suzanne Ravis*  
*Université de Provence*